Mon ami, voici le prix de sagesse ! Monsieur, je n'embrasse que les petites filles !.

Numéro d'inventaire : 1983.00836
Auteur(s) : Cham
Yves
Marius Antoine Barret
Type de document : image imprimée
Collection : Le Charivari
Description : gravure de presse d'après une gravure sur bois page de journal découpée avec texte dimensions de la feuille : 439 x 310
Mesures : hauteur : 446 mm ; largeur : 308 mm
Notes : Scène satirique lors de la remise des prix au-dessus du tr. c. : "Actualités". Signature en bas à gauche "Yves & Barret sc." Signature en bas à droite "Cham 91". Cham (Amédée de Noé dit) (Paris,1818 ou 1819 - 1879, Paris) Cham prit des leçons de dessin à l'atelier de Charlet, puis chez Paul Delaroche. Il débuta en 1839 avec un album de dessins humoristiques et des légendes, édité par Charles Philipon. Cham entra au Charivari en décembre 1843 et fournit à plusieurs journaux des dessins notamment sur la vie artistique et les Salons officiels. Marius Antoine Barret (1845-?), souvent associé à Yves, dessine d'après Cham, travaille pour le Magasin Pittoresque et des journaux satiriques. (Blachon, gravure au XIXe s., p. 198.) date restituée d'après articles du journal
Mots-clés : Récompenses et témoignages de satisfaction
Décorations, citations
Filière : non précisée
Niveau : non précisée
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1
Commentaire pagination : page 168
Mention d'illustration
ill.

— Mon ami, voici le prix de sagesse; embrassez-moi!
— Monsieur, je n'embrasse que les petites filles!

harmonie d'exécution qui fait dire du journal : « La Vie parisienne, de Marcelin. »

Marcelin est le Directeur-Soleil : « *La Vie parisienne*, c'est lui. »

Incontestablement, il a fait une main ferme et habile, une main de fer sous un gant de Dahlé, pour aiguiller sur ses rails une période d'écrivains dont la personnalité se plaît difficilement au joug étroit d'une littérature spéciale. Malgré cela, on les reconnaît facilement sous le masque.

Le crayon de Marcelin a de la manière plutôt que du style. Ses types féminins se reconnaissent facilement : têtes chiffonnées, yeux pâmés, corsages opulents, tailles de guêpe, mollets bien arrondis, pieds microscopiques, bottines à talons extravagants, coiffures folles, gants à seize boutons, rubans qui flottent au poignet ou à la ceinture, lignes serpentines, le tout dépoétisé... avec délices.

Son style, comme son écriture indécise, a une allure négligente dont le sans-façon va jusqu'à la recherche. A la Vie parisienne, bon gré mal gré, il faut savoir la note juste, exacte, mathématique, il faut savoir concentrer toute pensée forte, synthétiser tout sentiment vrai, humain, dans un pastiche sarcastique; avoir enfin la parfaite horreur de Sainte-Beuve pour ce qui a l'air d'une phrase. Brunetière définissait le parfaitement « l'insaisissable macaque. » Appliquez cette formule à la littérature, et vous aurez le secret de cette confiserie mondaine, qui a la spécialité des bonbons au poivre.

Les collaborateurs de la pléiade bruns se sont dispersés. Les dessinateurs ont également disparu, sauf de rares exceptions. L'absence des crayons s'explique d'elle-même : il y a beaucoup moins de dessins, et la littérature a gagné du terrain. Pour les plumes, il y a diverses causes. La Vie parisienne, qui suit les évolutions de la mode et des mœurs, à vitre des transformations successives, et la température de la serre chaude s'est refroidie jusqu'au pléroxynome hécatomètrique.

La première manière était plus large et plus variée. La seconde, à la boomerde, a été une période de transition : le mot militaire a dominé un moment, la politique a eu son tour. La troisième a spécialisé le genre et le journal semble avoir trouvé en lui d'équilibre. Moi, qui ne suis pas « de la gomme », j'imagine que la première était la bonne. Expérience faite, on y reviendra. Il y avait là des croquis vistes sans brutalité, des études fines et sérieuses, de la fantaisie, de la bonne humeur, une forme nouvelle en littérature.

On me dira peut-être que j'entr'ouvre la porte du sanctuaire à d'autres et souvent bien d'autres. Les journaux sont des maisons de cristal, et ce que je dis n'a rien de bien mystérieux.

Pour moi, je vote resté « clouer jou », quand même, mais j'ai voulu me donner une fois la preuve qu'il n'est pas tout à fait démodé. Il n'y a pas bien longtemps, j'ai écrit un article : La Promenade d'une jeune fille au Bois. Je l'ai fait recopier, je l'ai envoyé par la poste, et il a paru : AMAZONE, signé *Meijey*. Cette expérience m'a causé, je l'avoue, un satisfaction très-intime, et j'espère que Marcelin ne m'en voudra pas de mon incognito.

Paris est la ville du monde où se fabriquent ces mots à l'emporte-pièce, légers comme des flèches, indestructibles comme le bronze. On a baptisé la Vie parisienne : La *Conscience des Familles*. On a dit encore qu'elle était le *Monitour des concierges*. Ce mot n'est pas exact. Il se peut que le Journal-Album soit leur Egérie, qu'il soit le Livre d'Or des Pétaroudes de la Rampe et même l'Oracle des Ophélies du Lac, c'est un journal mondain. S'il ne croit guère à la régénération par des homélies littéraires, s'il encourage un demi-deuil pas trop noir, c'est que Paris n'est pas la Capitale de la Morale en action.

On lit la Vie parisienne comme on va chez une jolie femme qui tolère le cigare, la musique gaie, la poésie facile, la philosophie éclectique. On lui demande un moment l'oubli des sermons, des affaires, des soucis de la vie et surtout de la politique. Pour le reste, il y a des journaux vertueux qui se chargent de nous ennuyer.

CHARLES JOLIET.